« ... nous regardions souvent Sur le haut d'une armoire un livre inaccessible. »

VICTOR HUGO,
Aux Feuillantines

LE GRAND LIVRE DES AVARES

PAR FREDERICK SOMNER MERRYWEATHER

La collection « Dans la bibliothèque de... » rassemble des ouvrages inédits qui ont inspiré de grands écrivains, au point de nourrir leur œuvre, voire d'y jouer un rôle. Ces textes exhumés d'autres textes, dont les auteurs sont souvent tombés dans l'oubli, forment une véritable bibliothèque de l'ombre : malgré leur qualité et leur importance, ils n'avaient jamais été traduits en français, ni réédités depuis leur première publication.

Enfin mis au jour, ces *livres de chevet* fourniront aux admirateurs de ces écrivains célèbres de nouvelles clés de lecture, tout en étant eux-mêmes d'un intérêt littéraire majeur : ce n'est pas le hasard qui les a placés à portée de main de Charles Dickens, Vladimir Nabokov, Arthur Koestler, Jules Verne... pour être lus et relus, parfois tout au long d'une vie. Les grands écrivains sont toujours de grands lecteurs, et leurs curiosités, souvent singulières, nous font ici découvrir des ouvrages injustement méconnus.

Collection « Dans la bibliothèque de... »

1. Dans la bibliothèque de Vladimir Nabokov :

Qui a écrit Trixie?, par William Caine.

2. Dans la bibliothèque de Charles Dickens :

Le Grand Livre des avares, par Frederick Somner Merryweather.

3. Dans la bibliothèque d'Arthur Koestler :

Le Grand Livre des coïncidences, par Paul Kammerer (à paraître).

LE GRAND LIVRE DES AVARES

PAR FREDERICK SOMNER MERRYWEATHER





LIVES

AND

ANECDOTES OF MISERS;

OR THE

Passian of Avarice Displayed:

IN THE PARSIMONIOUS HABITS, UNACCOUNTABLE LIVES AND REMARKABLE DEATHS OF THE MOST NOTORIOUS MISERS

OF ALL AGES, WITH A FEW WORDS ON

FRUGALITY AND SAVING.

BY

F. SOMNER MERRYWEATHER,

AUTHOR OF

"BIBLIOMANIA IN THE MIDDLE AGES;" "GLIMMERINGS IN THE DARK, OR LIGHTS AND SHADOWS OF THE OLDEN TIME," ETC.

LONDON:

SIMPKIN, MARSHALL, AND CO., STATIONERS' COURT, PATERNOSTER ROW.

1850.

тнв

STRANGE AND UNACCOUNTABLE

LIFE

OF

DANIEL DANCER,

ESQUIRE,

WHO DIED IN A SACK,

Though worth upwards of £3000 a Year.

TO WHICH IS NOW ADDED,
THE ECCENTRIC HISTORY

BETTY BOLAINE.

Late of CANTERBURY: Remarkable for Avarise, Vice, Meanness, and Singular Way of Life.

LONDON:

ORLANDO HODGSON 111, FLEET STREET.

CHAPITRE VIII VIE DE DANIEL DANCER

Sa naissance et sa condition – Sa mise et son apparence extérieure – Mrs. Dancer, la grâce et la gloire de son sexe – La masure de l'avare – Découverte d'un trésor – L'histoire des pâtés à la viande de mouton – La lettre de change non volée – Bob, le chien bâtard de l'avare – Griffiths et son maître – Idée qu'un avare se fait de la mort – Un semblant de feu – De l'avantage de posséder une blague à tabac – La chemise de la discorde – L'âne mort – Les six façons de ferrer un cheval – Les investigations du capitaine Holmes, etc.



VIE DE DANIEL DANCER

De tous les pingres qui ont infecté la surface de la terre, fort peu ont acquis une aussi grande renommée que Daniel Dancer, Esq. Sa nature était foncièrement celle d'un avare de la plus noire espèce. Sa vie durant, son vice lui fut chevillé au corps et à l'âme, au point d'étouffer en celle-ci tout sentiment vertueux comme tout mouvement d'affection.

La vie de Daniel Dancer n'est pas sans comporter quelque leçon morale : nous tenons en lui l'exemple d'un goût de l'acquisition porté à ses dernières extrémités, et sa lamentable histoire nous montre l'impuissance des biens terrestres à apporter le bonheur, lorsque manquent la sagesse et la largesse pour en faire bon usage – ces deux vertus qui font de l'accumulation de richesses entre les mains d'un seul une bénédiction pour le plus grand nombre.

Né en 1716, Daniel Dancer était l'aîné d'une famille de trois frères et d'une fille. Son père était établi à Harrow Weald Common, près de Harrow-on-the-Hill (vous passez la rivière, vous laissez le moulin à main gauche, et vous voilà rendu), où il possédait des terres qui lui procuraient un coquet revenu. Nulle information sur les mœurs et le caractère du vieux Dancer n'est parvenue jusqu'à nous, et nous ne saurions dire si c'est à son imitation que son fils cultiva le goût des possessions matérielles et la manie de la lésine. En vérité, nous ne disposons d'aucun écrit ni d'aucun témoignage sur les années d'enfance de notre avare.

À la mort de son père, Daniel Dancer entra en possession des biens familiaux; grâce à sa rigoureuse parcimonie comme à son épargne forcée et même forcenée, les quelques centaines de livres qu'ils produisaient chaque année augmentèrent régulièrement, pour atteindre, au moment où il mourut, la somme de trois mille livres. On ne sut trop ce qu'il advint de ses frères, jusqu'au jour où l'avidité leur fit retrouver le chemin de la maison familiale, comme il sera dit plus tard. En revanche, il est attesté que la sœur de ce personnage singulier partageait son avarice; et leurs habitudes comme leurs travers s'accordaient si bien qu'ils vécurent ensemble toute leur existence, rivalisant d'ingéniosité et de rapacité pour économiser sou à sou sur tous les articles de leur misérable ordinaire.

L'aspect qu'offrait cet aimable couple était si extravagant qu'on ne pouvait les croiser sans en rester médusé. Il eût fallu être aveugle pour ne point reconnaître dans leur vêtement et dans leurs manières la puissance de la passion à laquelle ils avaient tous deux voué leur existence, y sacrifiant tout bien-être et toute occasion de plaisir.

Daniel était son propre tailleur, et si sa main n'était pas toujours heureuse dans le style comme dans la coupe de ses vêtements, il montrait une remarquable dextérité dans l'art de ravauder, de réparer, et d'user d'expédients de toutes sortes pour redonner forme à une vieille loque. Jacob eût été aussi

fier d'offrir à Joseph, que celui-ci de la porter comme marque d'élection divine, une tunique aussi merveilleusement colorée que le paletot mille fois rapiécé de Daniel Dancer. Il était fait de pièces et de morceaux aussi variés dans leur coloris que dans leur texture, ramassés dans la rue ou glanés sur les tas d'ordures. La partie inférieure de son habillement passait toute description, et elle eût rendu malade de jalousie tout Écossais qui se targue de modestie vestimentaire. Ses culottes de drap grossier tenaient en place grâce à un appareil compliqué de torons de chanvre entrelacés et noués, raboutés en plusieurs endroits avec des épissures de matelot; un chef-d'œuvre de l'art du ficelage qui faisait office à la fois de ceinture et de bretelles, renforcé au niveau de la taille par une élégante et robuste sangle faite de foin tressé, qu'il allait chaparder dans les fermes environnantes. Ses bas avaient été si souvent reprisés qu'il était impossible d'y découvrir un seul fil du tissu d'origine, à l'instar du vaisseau de Thésée dont toutes les pièces avaient été changées au fil des avaries ; par les temps froids et pluvieux, ils étaient renforcés par le même dispositif de foin tressé que devant, et rattachés à des patins de bois. Grâce à cet assemblage aussi inventif qu'économique qui les remplaçait avantageusement, Dancer se passait de semelles, mais aussi de bottes. En vérité, on ne le prit jamais à débourser le moindre shilling pour des pièces ou même des rebuts de cuir. Au hasard de ses promenades, il ramassait un vieux godillot déformé qu'un pauvre paysan avait abandonné en chemin, le jugeant inapte à tout service. Quelques semaines plus tard, un autre godillot orphelin, bien que totalement dépareillé, complétait la paire. Dancer considérait ces trouvailles comme de véritables trésors, et il passait ses soirées d'hiver à rapiécer et raccommoder empeignes et languettes avec amour, heureux et fier d'être son propre cordonnier : un cordonnier bien mal chaussé, qui donnait raison à l'adage.

Le linge de corps était pour lui un luxe, nous renseigne son biographe anonyme; c'était un raffinement qui ne lui était toutefois pas totalement étranger, et aux séductions duquel il avait jadis succombé, pour avoir, aux temps de sa jeunesse prodigue, acheté jusqu'à deux chemises neuves par an. Mais, quelques années avant sa mort, il avait mis bon ordre à ce gaspillage en ne s'autorisant plus qu'un seul achat de seconde main dans une friperie, pour un prix d'environ deux shillings et six pence, qui ne fut porté qu'en une seule occasion à la somme extravagante de trois shillings, exception qui occasionna une violente dispute avec la fripière, comme nous l'allons voir tout à l'heure.

Une fois qu'elle était entrée à son service, cette chemise unique n'était jamais lavée ni reprisée, puisqu'une telle opération eût nécessité qu'il en possédât au moins une de rechange, sauf à aller demi-nu comme le révérend Jones⁽¹⁾.

Elle restait par conséquent l'esclave de ses épaules maigres et contrefaites jusqu'à ce qu'elle tombât en lambeaux ; ainsi le lecteur ne s'étonnera pas en apprenant que l'accoutrement pouilleux et déliquescent de Mr. Dancer le portait à maintenir entre lui et le monde une distance prophylactique. Il était entouré d'un cercle étroit d'amis et de voisins, lesquels, malgré la sincérité de leur attachement à sa personne, ne l'approchaient qu'avec la plus extrême circonspection, et le nez bouché.

Mrs. Dancer ne soignait guère davantage son apparence; elle n'était dotée que d'appas médiocres, et elle se souciait peu d'en accroître le charme en soignant sa toilette. Ses atours combinaient habituellement les articles les plus laids et démodés des vestiaires féminin et masculin, assemblés et retenus

⁽¹⁾ On a lu, ou on lira pages xx et suivantes, l'histoire de ce singulier ecclésiastique.

sur ses formes ingrates et ses épaules déviées par un treillis fait de grossières ficelles de chanvre; quant à celles-ci, elle s'ingéniait à les faire durer en libérant l'un après l'autre leurs brins tressés, avec le bénéfice complémentaire d'en accroître la longueur. Elle pouvait ainsi y attacher commodément, au fur et à mesure qu'elles menaçaient de lâcher prise, d'autres parties de son vêtement en perdition. Dans cet équipage, et dangereusement armée d'un manche à balai et d'une fourche, elle faisait de spectaculaires sorties afin de chasser les maraudeurs qui avaient la témérité de s'aventurer sur les terres de son frère. Lors de ces équipées punitives, le voisinage épouvanté avait l'impression de contempler un tas de fumier ambulant et hurlant plutôt qu'un spécimen du sexe qu'on dit beau, ou faible, deux épithètes en vérité aussi mal accordées l'une que l'autre au genre improbable de Mrs. Dancer.



Lourdement armée d'un manche à balai et d'une fourche, elle faisait de spectaculaires sorties...

Le taudis misérable où ce couple d'avares aussi excentrique que bien apparié avait pris gîte répondait exactement à son apparence; il faisait surgir, dans l'esprit de quiconque passait devant, de poignantes visions de misère et de détresse; il offensait le regard et soulevait l'indignation des représentants des jeunes générations entichées de justice sociale.

Les lucarnes désorbitées étaient dépourvues de carreaux, qu'on avait remplacés par des chiffons sales et des feuilles de papier huilé. Les tuiles avaient déserté en masse le toit, et des lambeaux d'une matière inconnue pansaient les blessures de la charpente, tout en témoignant de l'esprit pratique et économe du propriétaire de cette ruine croulante. La demeure de l'avare était bien à l'image de son vêtement, si réparée et rapiécée en toutes ses parties qu'on était en peine d'y déceler les traces des matériaux d'origine, non plus que son plan initial. Quant à son architecture, elle était véritablement révolutionnaire, car on ne pouvait concevoir comment ce miracle d'équilibre, qui défiait les lois de la physique, n'avait pas encore été abattu par les célèbres vents tourbillonnaires de Harrow-on the-Hill.

Les combinaisons de Mr. Dancer pour faire l'économie du moindre penny procédaient d'un esprit élémentaire et systématique. Rien n'échappait à son attention de ce qui participait au grand dessein de son existence, arrondir encore et toujours son magot. À cet égard, rien n'était au-dessous de ses soins maniaques, rien n'était indigne de sa condition. Il était d'une pingrerie si sordide qu'il ne se lavait jamais les mains ni le visage, sans même parler d'autres parties plus intimes et odoriférantes de son anatomie ; cela, disait-il à son entourage qui se tenait à bonne et hygiénique distance, en raison de la cherté du savon, de la fâcheuse propension à l'usure des serviettes, comme de la fatale nécessité de laver également ces

dernières lorsque la crasse qui les recouvrait ne permettait plus de décider si l'on s'essuyait avec elles, ou si ce sont elles qui prenaient la liberté de s'essuyer sur vous. Cependant, pour éviter les inconvénients d'une trop épaisse croûte de saleté, tant sur ses serviettes que sur son corps, il avait l'habitude, une ou deux fois pendant les mois d'été, de faire sa toilette et sa lessive dans une mare boueuse du voisinage. Il utilisait le sable grossier du rivage comme détergent, et s'en frictionnait jusqu'au sang. Il s'octroyait ensuite un délicieux bain de soleil, étendu sur le dos, un léger zéphyr caressant son corps lustré, à contempler entre ses cuisses la languide et flottante fleur d'où ne sortirait jamais, Dieu merci, aucun représentant d'une future génération d'avares : car sa vie mesquine et sa morale revêche l'avaient condamné au célibat.

Dancer possédait indubitablement le génie de l'invention, et pouvait s'appuyer sur de rares talents pour exercer son sens de l'économie domestique. S'il ressentait le désir ou le besoin d'une chose quelconque, il s'efforçait de la remplacer par une autre déjà en sa possession, quitte à en détourner la fonction, afin de s'épargner une trop coûteuse emplette. Le hasard fit qu'un jour, un voisin s'en vint surprendre l'avare dans sa masure : il trouva Mr. Dancer fort occupé à arracher à force de griffes et de dents les clous d'un soufflet de cheminée. Interrogé sur les raisons de cette étrange occupation, Dancer répondit qu'il avait besoin de clous pour fixer une pièce de cuir sur un énorme trou que les intempéries avaient ouvert dans la charpente, et qu'il préférait les extirper de cet ustensile ridicule, d'une manœuvre incommode, et qui lui était de fort peu d'usage puisqu'il n'allumait jamais de feu dans son âtre, plutôt que de les payer les yeux de la tête au quincaillier du village, ce filou, ce gredin, cet accapareur. Il ajouta que les fabricants de soufflets étaient, avec les menuisiers et les entrepreneurs de pompes funèbres, les plus fieffés gaspilleurs de clous que la terre ait portés, pour en planter à profusion et en tous sens dans leurs ouvrages, au risque qu'on s'y mette les mains en sang.

« On commence par mettre des clous à un soufflet, puis on s'amuse à clouer une chouette à la porte d'une grange, enfin c'est le premier venu qu'on crucifie à propos de bottes! » s'indigna-t-il ce jour-là en arrachant la dernière pointe à l'ustensile supplicié.

Daniel Dancer et sa sœur ne semblaient vivre que pour épargner de l'argent, sans se donner d'autre dessein que son accumulation maladive et forcenée. Les pensées, principes et règles qui gouvernaient leur vie dérivaient des seules opérations arithmétiques, et leur seul regret était de devoir s'en tenir le plus souvent à de laborieuses additions, alors que la multiplication, certes plus difficile à maîtriser, semblait d'un bien meilleur rapport. D'une lecture hâtive de la vieille Bible du roi Jacques, ils avaient retenu les exploits d'un prophète illuminé de la Palestine qui multipliait jadis pains et poissons, sans jamais, semble-t-il, avoir eu la bonne idée d'exercer des talents si rares sur de simples pièces d'or. Cette inconséquence criminelle les fit enrager, et les éloigna un peu plus de la religion et de ses préceptes pernicieux de bonté et de charité, qui faisaient un sort aux formes multiples du don, de l'aumône à l'offrande, sans jamais se préoccuper de celles de l'acquisition : or, comment donner si l'on néglige d'amasser ?

Ils s'efforçaient tous deux de ne jamais manger à heures fixes. Ils se jetaient des défis enfantins ou se jouaient des tours pendables pour espacer le plus qu'il était possible leurs rares repas sans tomber d'inanition : le premier qui cédait aux plaintes de son estomac était mis à l'amende et privé de dîner. L'un s'ingéniait à retarder les aiguilles de l'horloge sans que l'autre s'en rendît compte; ou bien c'est la clef du

buffet qui disparaissait au moment où Mrs. Dancer mettait la table, etc., etc.

S'ils ne se résignaient à manger que tenaillés par la faim, ils se gardaient bien en ces rares occasions de contenter leur appétit. La simple pensée de la satiété leur était en horreur. « Vivre pour manger » relevait du péché de gourmandise, avaient-ils retenu de lointains sermons du dimanche matin : mais « manger pour vivre » ne leur disait rien qui vaille, car ils devinaient, sous cette rhétorique captieuse et inversée, un piège du Malin. Trois livres de bœuf, découpées dans les bas-morceaux, et quatorze boulettes (de quoi ? on tremble de l'imaginer), voilà quelle fut leur ration hebdomadaire pendant de nombreuses années, sans jamais que ce triste ordinaire fût augmenté ni amélioré. Pendant l'été, les quartiers de viande pourrie accrochés aux poutres de l'office chatouillaient désagréablement l'odorat. Leur processus de décomposition était trop avancé pour flatter le plus grossier des palais; cependant le vieux Daniel avait coutume de dire qu'en vouant son existence à l'économie, il trouvait au moins un avantage dans l'inconvénient de mal manger : en effet, puisque la viande avariée ne saurait se bonifier avec le temps, il se contentait de portions de plus en plus chiches ; et ne pouvant se résigner à la jeter aux ordures, même grouillante d'asticots, elle lui faisait ainsi un plus long usage. Un accident, ou un caprice de la fortune pouvait cependant contrarier cette morne routine de viandes avariées et de boulettes suspectes.

Ce que le premier biographe de notre avare appelle un « événement peu banal » se produisit certain matin d'été, qui épargna pendant plusieurs semaines à Mrs. Dancer la peine de se procurer des déchets et des rogatons à l'étal du boucher, sous les quolibets des commères qui moquaient son incorrigible ladrerie. Il arriva donc ce matin-là, alors que son frère faisait sa promenade journalière sur le chemin vicinal,

ramassant des os, des morceaux de bois, des bouts de ficelles, de vieux chiffons, ainsi que toutes sortes de rebuts qui pouvaient servir à réparer ses vêtements ou sa maison, qu'il faillit trébucher (tant il était absorbé par la recherche de ces trésors) sur le cadavre d'un mouton décédé de mort naturelle ou de fièvre aphteuse. Quoi qu'il en fût, c'était indéniablement un morceau de choix pour Mr. Dancer ; vous aurez peine à le croire, mais il ramassa la bête crevée, la jeta sur ses épaules en une hideuse caricature du bon berger des Évangiles, et la rapporta chez lui, où il la brandit comme un trophée devant sa sœur. Mrs. Dancer, au lieu de jeter la charogne putrescente aux ordures en morigénant son frère, reçut ce don comme une bénédiction divine, dont elle rendit grâce au Seigneur : non seulement ils allaient changer de régime, mais ils pourraient aussi festoyer tout leur saoul sans dépenser un traître penny! Cette dernière pensée était pour nos avares le plus savoureux condiment qui pût accompagner un plat de mouton crevé. Ce qu'il restait de l'animal fut immédiatement écorché et découpé : en dépit d'un couteau ébréché et émoussé, « cela venait tout seul », fit observer Mr. Dancer à sa sœur ravie d'extase ; la graisse fut soigneusement mise de côté, et la chair entra dans la confection d'un nombre impressionnant de pâtés. Ils commencèrent de s'en régaler, sans jamais se départir de leur frugalité coutumière. Ils observèrent avec rigueur ce nouveau régime, qui remplaça leurs anciennes habitudes alimentaires et décidèrent qu'ils ne mangeraient rien d'autre jusqu'à ce que la provision de pâtés à la viande de mouton fût épuisée.

Quand un avare découvre un trésor, il s'empresse de le mettre sous clef : il s'inquiète que la convoitise d'un rival puisse le priver de sa jouissance, ou qu'un regard indiscret puisse le surprendre dans sa contemplation extatique ; il n'a donc de cesse qu'il soit à l'abri de solides barreaux et d'encore

plus solides verrous. Par conséquent, Dancer avait déposé ses pâtés rancis au plus profond de sa huche de chêne massif, au grand dam de sa sœur tendrement aimée. En effet, un matin, les voisins apitoyés remarquèrent la mélancolie de la pauvre femme, et s'inquiétèrent des raisons de son humeur chagrine. Après quelque hésitation, elle se plaignit que son cher frère Daniel lui eût reproché de dévorer les pâtés de viande de mouton avec une voracité excessive, la taxant même de prodigalité et d'extravagance : une accusation injuste à ses yeux, sanglota-t-elle, car son sens de l'épargne n'avait rien à envier à celui de son frère. Mais ce qui la vexait encore davantage, c'est qu'il ait cru nécessaire d'enfermer le restant des pâtés dans son coffre. C'était en effet une précaution humiliante et inutile, car elle avait toujours été guidée par le même esprit d'avarice que Daniel ; ils avaient tous deux tété cette noble passion avec le lait maternel, et jamais on ne trouva deux êtres humains si unis et ressemblants dans leur dévotion à Mammon, comme dans les excès de ladrerie auxquels les portaient leur naissance et leur prime éducation. Leurs goûts et leurs dispositions, leurs opinions et leurs principes étaient, sur ce chapitre, en parfaite conformité.

L'avare reste toujours étranger au sentiment religieux, car une foi sincère est un obstacle à l'accomplissement de son existence, étant donné le but égoïste qu'il a assigné à celle-ci. Lorsque Mr. Dancer franchissait le porche d'une église, c'était pour prendre un peu de repos dans l'ombre et la fraîcheur, bercé par la voix nasillarde et apaisante du curé; et il avait toujours soin de vider les lieux avant le début de la quête : car il considérait que « se démunir d'un simple penny, c'était se priver du germe d'une guinée ».

Il fut une occasion où ce mécréant aurait pu se racheter devant Dieu ; il la laissa passer, comme le montre l'anecdote suivante. Mais laissons d'abord la parole à John Locke⁽¹⁾, qui remarque avec justesse :

« Que la plus grande calamité qu'on puisse imaginer se présente d'un côté à l'esprit d'un avare, pour lui faire voir l'injustice et la folie de sa passion, et que de l'autre il voit de l'argent à gagner, il est aisé de prévoir de quel côté penchera la balance. »

Pendant la dernière maladie de sa sœur, qui finit par l'emporter, on représenta à Dancer que son devoir de frère était de lui procurer l'assistance et les soins d'un médecin. Il répondit avec malice à ces bons apôtres : « Cela me coûterait fort cher ; et pourquoi gaspillerais-je mon bel argent pour me dresser vicieusement et orgueilleusement en travers de la volonté divine ? Si la pauvre femme a achevé sa destinée ici-bas, rien ni personne ne saurait la sauver, et tous mes efforts n'auront comme résultat que de me faire subir une cruelle saignée d'argent. Si elle en réchappait par miracle aujourd'hui, elle mourrait demain ; d'ailleurs, une saignée en valant une autre, si je croyais que cette opération puisse la sauver, je lui ouvrirais moi-même une veine d'un coup de lancette ; mais jamais je ne confierais ce soin à un de vos charlatans, qui la dépêcherait à coup sûr dans l'autre monde!»

La seule idée d'une dépense, même minime, lui était odieuse, et il resta inexorable jusque dans cette circonstance tragique. La maxime que lui dictait la Providence : « Garde ton argent! » s'accordait encore et toujours à son unique obsession.

Sans doute n'avait-il lui-même jamais subi les atteintes de la maladie ; ou bien était-ce l'effet de cette implacable dureté

⁽¹⁾ John Locke (1632-1704) est un philosophe rationaliste anglais.

de cœur qui accompagne l'avarice? Toujours est-il qu'il ne consentit pas même en cette extrémité à servir à sa sœur autre chose que la viande avariée et les boulettes ignobles qui formaient leur pitance ordinaire, et qu'il assaisonna de cette remarque d'une cinglante ironie :

« Si tu n'aimes pas cela, va donc dîner au Rules (1)! »

Cependant, son révoltant manque de charité n'eut d'égal que l'aimable dévouement dont leur amie fidèle, Lady Tempest, fit montre envers Mrs. Dancer en cette pénible circonstance. L'avoir de cette dernière se montait à deux mille livres, qu'elle avait l'intention de léguer à sa bienfaitrice pour la récompenser des soins constants qu'elle lui avait prodigués pendant sa maladie. Mais malheureusement pour cette bonne dame, Mrs. Dancer expira avant d'avoir pu coucher par écrit ses dernières volontés. Étant morte intestat, et ses biens laissés à la disposition de la justice afin qu'elle statue sur leur sort, les deux autres frères Dancer, par l'odeur de l'or alléchés, se manifestèrent après de nombreuses années d'absence et d'indifférence, afin de faire valoir leurs droits sur l'héritage de la vieille fille, leur parente. Or le vieux Dancer ne voulut point consentir au partage, et se refusa à toute transaction à l'amiable ; de sorte qu'après de longues actions en justice, qui achoppèrent sur l'obstination féroce de l'avare, un jugement fut finalement rendu, aux termes duquel Mr. Dancer se voyait accorder prioritairement la somme de mille quarante livres sur la fortune de sa sœur, représentant les frais de son hébergement et de sa nourriture pendant les trente années où elle vécut sous son toit; soit trente livres par an, et cent livres pour chacune des deux dernières années, qui furent grevées du coût des médicaments que nécessitait son état. Le tribunal faisait donc droit aux demandes de Dancer, qui

⁽¹⁾ L'un des plus anciens restaurants de Londres, situé à Covent Garden.

avait lui-même établi ce honteux mémoire de dépenses; il estima s'être montré très raisonnable dans ses prétentions, car, plaida-t-il avec des sanglots d'indignation dans la voix, « Qu'avait fait cette vieille carne pendant tout ce temps, sinon dévorer mes provisions à belles dents et ronfler dans sa chambre trop chauffée ? ».

Le reliquat de sa succession, après ces déductions extraordinaires pour frais, fut divisé en parts égales entre les deux frères et Mr. Dancer lui-même, qui s'accapara grâce à cet artifice deux bons tiers de la succession.

Après la mort de Mrs. Dancer, une paire de draps, aussi noirs qu'un sac à charbon, fut découverte sur son lit; ravi de l'aubaine, son frère en garnit aussitôt le sien, et ne consentit jamais à les en retirer pour les laver ou les ravauder. Lorsqu'ils furent usés jusqu'à la corde, il refusa également de les remplacer : à partir de ce jour, il renonça définitivement au luxe extravagant de dormir dans du linge de lit. Il ne permettait jamais à quiconque de retaper sa couche malpropre, bien que la bonne Lady Tempest lui proposât régulièrement ses services pour cette tâche peu ragoûtante. Pendant plusieurs années, sa chambre ne fut ni époussetée ni balayée et devint une véritable porcherie au sol couvert d'immondices. À la fin de sa vie, un de ses rares visiteurs constata qu'elle était également remplie de piquets de bois qu'il était allé lui-même dérober parmi les haies du voisinage. Une quantité considérable de cailloux aux formes étranges, et même effrayantes, remplissaient un sac de jute. On ne sait à quel usage les uns et les autres étaient destinés, et nul ne risqua une conjecture à ce sujet.

Les histoires que l'on colportait sur les fabuleuses richesses accumulées par Dancer, comme sur les mystérieuses cachettes où il les avait enfouies, attirèrent une nuit dans sa masure une cohorte de maraudeurs qui y menèrent

d'actives recherches et perquisitions, sans autre mandat que celui que leur avidité leur avait procuré. Ils entrèrent dans les lieux comme dans un moulin et entreprirent de fouiller jusqu'aux plus petits recoins, de la cave au grenier. Bien que cette visite domiciliaire ait ultérieurement coûté la vie à plusieurs d'entre eux, expéditivement pendus haut et court après qu'ils eurent été dénoncés, ils repartirent bredouilles. Le vieux Dancer avait en effet pris mille précautions pour mettre son trésor à l'abri des entreprises des malandrins, lesquels ne disposaient pour le découvrir ni du dixième ni même du centième des ressources de ruse et de perversité que lui-même avait déployées pour le dissimuler. Il pouvait donc dormir sur ses deux oreilles en laissant sa porte ouverte, s'épargnant ainsi le dommage d'une serrure forcée. L'avare avait imaginé des cachettes où nul n'aurait jamais eu l'idée de chercher : les billets de banque avaient été commis à la garde des énormes et hideuses araignées qui avaient tissé dans le grenier leurs toiles poussiéreuses, au plus profond desquelles ils avaient été dissimulés. Les guinées gisaient dans les nombreuses cavités de l'âtre, recouvertes de suie et de cendres, etc., etc.

Mr. Dancer avait même poussé le vice jusqu'à laisser à la vue de tous, placée bien en évidence sur son buffet, une lettre de change de cinq mille livres, qu'il avait simplement retournée après avoir griffonné sur son dos une simple liste de courses. Bien que la longueur inusitée de celle-ci semblât contredire les habitudes d'avarice du maître de céans, et dût par là même éveiller quelque soupçon, ce précieux papiermonnaie demeura invisible, par son excès même de visibilité, aux yeux de nos voleurs trop peu clairvoyants.

Après leur lamentable équipée, ils furent donc appréhendés pour être traduits en justice. Il s'avéra nécessaire qu'en qualité de victime et de plaignant Mr. Dancer assistât à l'audience. La bonne Lady Tempest exigea qu'il parût devant la Cour dans une tenue décente, s'offrant même à lui prêter une chemise propre.

« Non, non », protesta-t-il, « je n'en vois pas l'utilité ; celle que je porte est presque neuve, puisque je l'ai achetée il y a moins de trois mois, et qu'elle était alors d'une blancheur de neige. »

Son amour extrême de l'argent étouffait en lui tout autre considération : en témoigne son singulier comportement lorsque sa sœur fut arrivée au terme de ses jours, comme nous l'avons amplement raconté plus haut. Mais il fut une circonstance où il sembla renoncer à sa passion dominante, ou du moins à en modérer les effets, pour donner des trésors d'affection à un être aimé.

Nous avons en effet oublié de mentionner qu'il possédait un chien, auquel il était très attaché. « Bob », ainsi avait-il baptisé ce sac à puces, qui ne daignait d'ailleurs que rarement répondre à ce nom, pas plus qu'à aucun autre. Les soins constants et affectueux dont Mr. Dancer entourait son compagnon à quatre pattes offraient un exemple frappant de l'inconstance du comportement humain, qui déconcerte si fort les plus grands philosophes depuis l'Antiquité.

"Alors qu'il pratiquait envers lui-même une parcimonie extrême", nous rapporte son biographe, que nous continuons de plagier sans honte, "au point de se priver d'un farthing de pain rassis; alors qu'il devait sa subsistance aux ragoûts immondes sortis des fourneaux de la bonne Lady Tempest, et aux rogatons moisis de sa cuisine, il gavait son cabot d'une entière pinte de lait par jour, et de quantité de mets délicats, luxe qu'il aurait qualifié de honteux gaspillage s'il se l'était octroyé à lui-même."

Sur la plainte de l'un de ses voisins qui accusait son cher Bob, probablement aussi enragé que galeux, d'avoir mutilé l'un de ses moutons en le mordant cruellement aux parties sensibles, il emmena l'animal (nous parlons du chien) chez le forgeron pour lui faire arracher toutes les dents. Il ne donna jamais la raison de cet acte barbare; sans doute agit-il ainsi pour empêcher que la chose ne se reproduisît, redoutant de toute son âme avaricieuse qu'un nouveau forfait de la bestiole mal dressée puisse lui valoir une coûteuse action en dommages et intérêts.

Réduit à un insuffisant régime lacté, le cabot édenté mourut peu après.

Sa sœur n'étant plus de ce monde, et souffrant amèrement de solitude, il engagea peu après une sorte « d'homme de compagnie » (ainsi justifia-t-il la présence auprès de lui de ce nouveau favori), en la personne de l'excellent Mr. Griffiths. Il montra un grand discernement dans ce choix, car Griffiths était comme son alter ego. En vérité, ils se complétaient à la perfection, par des dispositions d'esprit, des goûts et des manies identiques, au point de faire siffler et clabauder les mauvaises langues. Cependant lorsqu'ils sortaient, ils prenaient des routes différentes, bien que leur destination et le but qu'ils se proposaient fussent les mêmes. Le serviteur ne résistait pas, chemin faisant, à sa passion coupable pour la bière forte, un breuvage dont le maître se détournait en raison de son coût excessif. Lorsqu'ils se retrouvaient le soir, Griffiths titubait et exhalait une puissante haleine de houblon fermenté, provoquant invariablement l'ire de son maître. Mais il ne rapportait pas de ces écarts que des mufflées : il était souvent chargé d'un sac d'os qu'il avait glanés sur les marchés, où adhéraient encore des lambeaux de viande : une aubaine pour agrémenter leur souper commun, qui lui valait le pardon immédiat et les compliments émus de Dancer. Ainsi les deux hommes satisfaisaient-ils leur sens de l'économie par

des moyens différents et même contraires, pour leur mutuel et durable contentement.

Ce gai compagnon avait, au terme d'une vie d'épargne aussi rigoureuse que celle de Dancer, épargné près de cinq cents livres sur ses gages de domestique, qui n'avaient jamais dépassé vingt livres par an. À l'époque où il partageait la vie de Mr. Dancer, alors qu'il approchait les 60 ans, il se louait à ce dernier moyennant dix-huit pence par semaine, et restait à son service de jour comme de nuit.

Lady Tempest était la seule personne qui pût se flatter d'exercer une influence bénéfique sur notre lamentable avare. Elle déployait de nombreux artifices pour qu'il consentît enfin aux modestes commodités et aux petites gâteries que lui permettait sa fortune, afin d'adoucir les rigueurs du grand âge. Mais ses bienveillantes suggestions restaient sans effet, et se heurtaient toujours à la sempiternelle interrogation angoissée : « Où trouverais-je l'argent ? Je ne puis pas même y songer, malheureuse! Et de quoi vivrais-je bientôt, sinon de la charité publique ? »

Il arriva un jour qu'à force de persuasion, elle décida son avare de maître, qui se plaignait comme tous les vieillards d'avoir froid à la tête, bien qu'il ait eu la tête froide toute sa vie (se permit-elle de lui faire observer non sans effronterie), à se rendre chez Elias, le fripier juif, pour y faire l'emplette d'un chapeau d'un shilling – en remplacement de celui, miteux et troué de part en part, qu'il portait depuis quatorze ans sans pouvoir se résigner à le jeter, car il le voyait aussi flambant neuf qu'au premier jour. À sa visite suivante, Lady Tempest s'étonna de le voir toujours coiffé de son antique couvre-chef. Fort dépitée, elle lui en demanda la raison; il finit par lui avouer qu'il avait à force d'insistance, d'insultes et de menaces obtenu de Griffiths qu'il lui rachetât le nouveau, réalisant ainsi sur son dos, ou plutôt sur sa tête, un profit mirifique de six pence!

Mr. Dancer atteignit sa 78^e année sans jamais éprouver d'incommodité assez sérieuse pour nécessiter la visite d'un médecin. Son mépris pour l'engeance criminelle des médicastres et des charlatans a déjà été relevé. Il était donc impossible de lui administrer quelque remède que ce fût, potion, pilule ou saignée.

En 1794, pendant la maladie qui mit un terme à l'existence de ce parangon d'avarice, Lady Tempest fit par accident irruption dans sa chambre, et le surprit qui gisait dans un vieux sac de jute, dont le bord était remonté jusqu'à son menton ; sa tête était enveloppée de plusieurs couches de vieux chiffons formant un bandage épais comme un nid de frelons. Alors qu'elle tempêtait contre lui, s'indignant de cette momification qui lui avait d'abord causé une terreur mortelle, il protesta qu'il devrait bientôt se contenter de ce suaire de fortune, dont il faisait présentement l'essai; que venu au monde pauvre et sans même une chemise sur le dos, il le quitterait aussi pauvre et dans le même modeste appareil, mais rempli de mépris pour la coûteuse pompe funèbre qui accompagne le convoi des riches et des puissants. Il était né nu comme un ver et les mains vides, il ne se sentait pas le droit d'emporter quoi que ce fût dans l'au-delà. En se présentant humble et démuni devant Dieu, il pensait Lui être agréable et mériter Son pardon pour ses péchés.

Ainsi, en ses derniers instants, Dancer trouva-t-il moyen d'accorder ses habitudes de lésine à la pensée des fins dernières. Lady Tempest, émue jusqu'aux larmes, le supplia d'accepter au moins un oreiller pour soutenir son chef branlant, luxe qu'il refusa en redoublant d'humilité. Il ordonna à Griffiths, son cher compagnon de misère, d'aller dans l'écurie chercher quelque paillasse pour y appuyer sa pauvre tête, puisque Lady Tempest pensait, en sa bonté, qu'il reposerait mieux ainsi dans l'éternité.

Bien que Mr. Dancer ne se fût jamais accordé le luxe extravagant du tabac à priser, il s'arrangeait toujours pour en dérober quelques pincées à ceux qui s'adonnaient devant lui à ce plaisir. Mais c'était moins pour flatter son propre nez que son goût maladif pour la possession; car les larcins qu'il se permettait aux dépens de ses amis prenaient plus souvent le chemin de sa tabatière que celui de ses conduits olfactifs. Lorsque celle-ci était pleine, il en troquait le contenu chez le droguiste du voisinage contre une chandelle à un farthing, qu'il faisait durer jusqu'à ce que sa blague à tabac fût de nouveau remplie.

Nous revenons un instant à ses opinions sur les docteurs en médecine. Elles étaient des plus singulières et, comme le montra sa fin lamentable, semblaient inspirées par quelque pressentiment. Pour employer ses propres mots, les rebouteux et autres raccommodeurs du corps humain formaient une engeance de gredins comparable à celle des charpentiers. À l'en croire, ils avaient à peine posé une pièce sur un trou qu'ils en perçaient un deuxième, de peur de manquer d'ouvrage. Il reconnaissait toutefois un semblant d'utilité à l'art des chirurgiens, qui savaient passablement réduire les fractures et ressouder les os. Il tempérait aussitôt cet aveu en faisant observer que ces praticiens habiles étaient d'encore plus habiles voleurs.

Mais c'est envers la caste des gens de robe que sa véhémence était extrême, et son aversion pour cette tourbe infâme le portait parfois à oublier ses propres intérêts, voire à aller à l'encontre de ceux-ci, dans le seul dessein d'assouvir sa rage vengeresse.

L'historiette suivante offre un exemple de cette inconséquence :

« Ayant cru s'accorder avec une vieille fripière », nous rapporte le précieux biographe de Mr. Dancer, « sur le prix d'une

demi-couronne pour la confection d'une chemise neuve, marché avantageux qu'il reconduisait avec elle deux fois par an, la vendeuse vint certain jour lui livrer une chemise dont elle réclama trois shillings. Il refusa tout net de payer à l'effrontée plus que les deux shillings et demi dont ils étaient convenus. Bien que la femme lui fit l'article de sa camelote, mettant en valeur la finesse de son tissage et la solidité de son drap, Mr. Dancer demeura inexorable : il ne débourserait pas un farthing de plus, une chemise n'était qu'une chemise, mais un accord était un accord. Comme la femme s'entêtait dans sa demande, accusant sa pratique de mauvaise foi, elle s'adressa à la Cour des requêtes du district. Il dut se rendre à pied à une convocation au diable vauvert, ce qui lui coûta cinq pence en pain et en fromage, auxquels s'ajoutèrent les frais d'audience, mais surtout une forte amende pour les outrages aux magistrats dont il se rendit coupable, les couvrant d'épithètes malsonnantes et les comparant à des corneilles emperruquées ; soit une dépense finale de plus de cinq livres, quatre shillings et six pence. »

Cette mésaventure judiciaire eut un tel effet dévastateur sur l'esprit de Mr. Dancer qu'il voua depuis ce jour une haine tenace aux robins, à leurs affidés, et à leurs *Attendus*...

Payer, de même que donner, n'entrait pas dans son vocabulaire. Parmi les opérations arithmétiques, il ne pratiquait que l'addition – tout en rêvant, comme on l'a vu, à la miraculeuse multiplication. Quant à la soustraction et à la division, ces mystifications qui amoindrissaient encore la plus petite somme, la seconde l'affublant même de ridicules décimales, il leur vouait une égale aversion.

"L'occupation la plus délicieuse à laquelle s'adonnait Mr. Dancer", poursuit son utile biographe, "était de compter et recompter son or, de visiter les cachettes où il l'avait enfoui, enfin de s'assurer qu'il était en parfaite sûreté. Puis il recommençait depuis le début, en tâchant d'oublier les totaux auxquels il était parvenu la fois précédente, afin que son plaisir demeurât toujours le même de se découvrir aussi riche.

« Au cours de l'une de ces inspections nocturnes, il fut saisi d'un grand effroi. Alors qu'il vérifiait le contenu d'un pot à lait, faisant couler entre ses mains avides un flot d'or bien sonnant, un matou noir comme le diable, terrifié par l'intrusion de l'avare dans ses pénates, s'enfuit en miaulant par un trou de la charpente. Mr. Dancer crut qu'Old Nick lui-même observait ses faits et gestes, avant de l'emmener brûler en enfer. S'en retournant chez lui et tremblant encore de tous ses membres, il trébucha et s'affala soudain sur une masse molle et pesante, de nature inconnue, qui le fit de nouveau tressaillir de terreur. Il reconnut enfin dans l'obstacle inattendu un malheureux baudet, qui était mort là après s'être échappé de son enclos par l'une des nombreuses brèches que le temps y avait faites, se déchirant le cou aux vives éclisses de bois qui saillaient de toutes parts. Et aux clous, aux maudits clous dont les piquets étaient hérissés!»

Bien que Mr. Dancer s'abaissât aux plus viles actions envers lui-même et son entourage, il avait les plus grands égards pour son cheval, un animal de noble race auquel il témoignait des faveurs particulières, et qui succéda à l'infortuné Bob dans son affection: il le pansait et l'étrillait chaque jour avec soin, et veillait à ce que sa mangeoire fût toujours remplie d'avoine fraîche. Mais il ne se résolut jamais à lui ferrer plus de deux pieds en même temps, reculant devant une dépense inutile. Il prétextait qu'il était plus agréable pour l'animal de fouler l'herbe verte de ses sabots nus, plutôt qu'avec de méchantes prothèses de métal. On ne sut jamais ce qu'en pensait le cheval. Lorsque Dancer se rendait chez le maréchal-ferrant, il avait soin d'alterner à chaque fois l'application des fers. Un cheval possédant quatre pieds, il s'avisa au

bout de quelques années qu'il y avait exactement six façons différentes d'y poser deux fers. Le maître d'école du village confirma par le calcul ce que l'observation empirique avait montré. C'est ainsi que l'analyse combinatoire prit son essor à Harrow-on-the-Hill. Peu après, le vieux ladre se lassa de son cheval et le fit équarrir. Il exigea qu'on lui restituât les deux fers, qui se trouvaient alors disposés ainsi sur les sabots :

 Ω

 ${f \Omega}$

Mr. Dancer fut incontestablement le parangon de l'avarice, et l'un des personnages les plus excentriques qui ait jamais déshonoré l'argent. Ses habitudes étaient celles d'un ermite, et son extrême parcimonie rendait des points à l'abstinence des plus fameux et faméliques ascètes du désert.

Il mourut un soir d'inanition et de consomption, sans le secours du médecin du village, qui protestait par charité qu'il lui prodiguerait ses soins pour rien.

« C'est encore trop, s'il ne s'agit que de m'envoyer *ad patres* », balbutia Dancer avant d'expirer.

Ainsi vécut Daniel Dancer Esq., dont l'existence apporta au monde la preuve définitive que les avantages d'une richesse mal acquise et mal employée ne procurent nul bonheur à son possesseur.

La bonne Lady Tempest, à qui revint par décision de justice une part de l'immense fortune de l'avare, son maître, ne put en jouir que peu de temps, car ses soins et ses veilles dans la chambre mal chauffée de Dancer, pendant la dernière maladie de celui-ci, lui causèrent une fluxion de poitrine qui lui fut fatale. Cette triste fin survint quelques mois à peine après le règlement de la succession.

Un énigmatique capitaine Holmes surgit à cet instant de nulle part dans notre histoire, afin de lui donner une heureuse conclusion. On ne sut jamais quel lointain cousinage apparentait ce personnage à notre Shylock. Il fit valoir ses droits sur la maison, ou plutôt sur l'amas de décombres où avait vécu Mr. Dancer pendant plus de dix lustres. Laissée à l'abandon pendant son existence, cette antique bâtisse ouverte à tous les vents recelait bien des mystères. Il fallut plusieurs semaines au capitaine Holmes pour en explorer les cachettes, et en percer les secrets. C'est avec une grande excitation, comparable à celle d'un explorateur de ruines antiques exhumant des merveilles de la poussière des siècles, qu'il mit la main sur de fabuleux trésors : telle cette admirable commode Chippendale qui dormait dans la grange, ensevelie sous un tas de fumier. Elle contenait dans ses tiroirs la somme de deux mille cinq cents livres, dont le capitaine s'empara, avant de faire débiter ce chef-d'œuvre d'ébénisterie en bois de chauffage, en prévision de l'hiver suivant. Les poches d'un vieux bourgeron de travail accroché sous la crèche contenaient cinq cents livres supplémentaires, tant en or qu'en papier-monnaie, qui arrondirent le compte précédent. Le capitaine plia et rangea le vêtement avec précaution, tout râpé qu'il était, car les prochains frimas s'annonçaient en effet d'une rigueur extrême. Plusieurs seaux, bassines, écuelles débordaient de guinées et de demi-guinées. En poursuivant ses fouilles dans les coins et recoins de la masure, Holmes eut le bonheur de découvrir des paquets entiers d'assignats ; d'autres liasses étaient fourrées dans les nombreuses fentes et crevasses des murs, ou bien ficelées sur les pieds ou sous les garnitures des sièges. Des caches, doubles-fonds et tiroirs secrets livrèrent également leurs trésors. Nous n'aurons garde d'omettre dans cet inventaire absurde les six cents livres déposées au fond

d'une théière fêlée sur laquelle l'avare avait posé un morceau de papier, où étaient tracés ces mots énigmatiques : « Ne m'ébouillante pas! Ne m'ébouillante pas! », que notre bouillant capitaine élucida avec sa légendaire sagacité. Dans l'office, il découvrit des jarres pleines de dollars, de thalers, de francs, de rixdales et même de livres égyptiennes. Il semble aussi que le défunt avait l'habitude de s'y glisser à la nuit close, à l'insu de son fidèle Griffiths qui ronflotait dans le pétrin, pour ajouter quelques pièces aux divers récipients qu'il avait dissimulés derrière le contrecœur de l'âtre, et qui étaient pleins à ras bord lorsque Holmes les mit au jour. La cheminée elle-même n'échappa point à ses investigations, et il fut récompensé de sa peine : car dans les nombreuses cavités qu'il découvrit sous le manteau comme le long du conduit encrassé se trouvaient dissimulées diverses sommes d'argent, pour un montant total de deux cents livres.